



**Cahiers de l'Urmis**

2-3 | 1997  
Les étudiants

---

## La pratique de la lecture chez les étudiants

Christine Carvajal

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/urmis/402>

DOI : [10.4000/urmis.402](https://doi.org/10.4000/urmis.402)

ISSN : 1773-021X

### Éditeur

Urmis

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 1997

ISSN : 1287-471X

### Référence électronique

Christine Carvajal, « La pratique de la lecture chez les étudiants », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], 2-3 | juin 1997, mis en ligne le 20 juin 2002, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/urmis/402> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/urmis.402>

---



Les contenus des *Cahiers de l'Urmis* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

## *La pratique de la lecture chez les étudiants*

Par Christine Carvajal  
Doctorante, SOLIIS - UNSA

Aujourd'hui, que peut-on dire de la lecture ? Elle est, par ses fonctions sociales, la plus diversifiée des pratiques culturelles. Elle s'offre et s'impose sous les formes les plus hétérogènes, à chaque détour de la perception et des comportements quotidiens, aussi présente et incontournable dans la vie privée que dans la sphère publique. Tout le monde peut s'accorder à dire que la lecture est un instrument de liberté, de progrès et de savoir, le signe d'un héritage et d'une transmission symbolique. *"Elle sert à tout, aux activités les plus techniques comme les plus symboliques, aux échanges communs comme aux plaisirs de l'art"*<sup>1</sup>. La lecture est un enjeu fondamental dans nos sociétés modernes, elle touche à la transmission du savoir, du patrimoine, elle permet la diffusion et le partage de la culture. Comme l'écriture, elle prend part à une symbolique sociale qui marque le rapport des hommes au monde, à autrui, leurs valeurs, leurs cultures.

La pratique de la lecture reste la pratique culturelle la plus traditionnelle dans la société française. Dans ses traditions et au cours de son histoire, la France a toujours accordé au livre et à la lecture une place fondamentale.

Jusqu'à une date très récente, réflexions et études sur la lecture laissaient encore place à l'optimisme. Or, *"l'ampleur des changements que les sociétés occidentales ont connus au cours des trente dernières années ne peut être sans incidence sur la lecture et l'écrit en général : prégnance de l'activité tertiaire, extension de la scolarité, croissance des moyens audiovisuels, modification des pratiques de loisir, primat donné à la formation scientifique et recul des repères de l'humanisme traditionnel"*<sup>2</sup>. La recherche sur les pratiques de lecture en France a évolué et s'est alors accrue au fil du temps. De nouvelles tendances et modes d'approche sont présents dans les orientations et les méthodologies par une diversification des terrains d'études. Dans les années 1950-1960, la recherche était exclusivement sociographique et a évolué dès 1967 en remplaçant l'intérêt des français pour la lecture dans le cadre des loisirs. En 1973, la notion de pratiques de lecture remplace celle de comportement, la lecture est alors étudiée dans le contexte des pratiques culturelles. Les enquêtes étudient les attitudes et les pratiques devant l'ensemble des imprimés confrontés à l'offre culturelle et aux usages des médias. Au début des années 1980, les sociologues se tournent plutôt vers les pratiques de lecture des catégories sociales culturellement défavorisées. Dès 1989, les enquêtes sur les pratiques de lecture étudiantes se multiplient. Elles dévoilent un constat pessimiste : la proportion de forts lecteurs (au minimum trois livres par mois) a nettement diminué au sein de la catégorie étudiante, elle passe de deux tiers à un tiers des effectifs étudiants de 1967 à 1988<sup>3</sup>. Le bilan est préoccupant puisqu'il touche la catégorie de la population française qui regroupe la proportion la plus importante de forts lecteurs

et d'autant plus inquiétant que ces étudiants sont également destinés à former le futur noyau intellectuel.

Nous avons donc centré notre étude sur les pratiques de lecture étudiante et, nous avons tenté de montrer quels étaient les facteurs qui pouvaient l'influencer. La construction et la délimitation de cet objet d'étude reposent sur une constatation fondamentale : la lecture fait partie intégrante de l'activité d'étude. C'est pourquoi nous avons dichotomisé la pratique de lecture au sein de la population étudiante : une lecture liée aux études et une lecture en dehors des études. Non seulement cette dichotomie existe mais il y a tout lieu de croire qu'elle est accentuée par l'émergence d'un changement de pratique à forte tonalité utilitaire<sup>4</sup>. Ce dernier doit être mis en rapport avec des transformations touchant non seulement le monde étudiant mais la société toute entière. Une pression sociale pèse sur l'université : la hantise de l'échec et la nécessité de préparer les étudiants à un avenir professionnel. Dans cette situation, les étudiants se retrouvent face à une contrainte d'adaptation technique et scientifique, caractéristique de la culture enseignée comme du monde professionnel auquel celle-ci prépare. La maîtrise d'une lecture rapide et efficace devient une indispensable qualité professionnelle. De plus, la vie d'un étudiant ne se limite pas à ses seules études. L'identité étudiante est touchée dans une dimension essentielle : il apparaît un effritement de l'identité d'intellectuel. Le projet des étudiants est professionnel avant d'être culturel. Le fait de faire des études supérieures renforce les chances d'accéder à un emploi car, même si les diplômes se dévalorisent, ils sont encore la meilleure protection contre un chômage croissant.

Comment la pratique de lecture des étudiants a-t-elle pu évoluer ? "Le temps

*des stratégies pragmatiques, marquées par la course aux diplômes, garants de l'accès à l'emploi sur des marchés plus concurrentiels, tend à recouvrir celui de la "culture libre" et critique, ouverte aux intérêts, débats, nuances et complexités de l'aventure intellectuelle"*<sup>5</sup>. La pratique de lecture semble ne pas être épargnée par cette nouvelle valeur de pragmatisme. Reste-t-il donc une lecture choisie librement sans considération utilitaire ? Plus que jamais, la lecture étudiante apparaît sous deux formes : une pratique universitaire et une pratique de loisirs. En ce qui concerne la lecture universitaire, la discipline suivie à l'université et le niveau d'études sont les principales variables explicatives, tandis que pour la lecture de loisirs, les variables capital culturel, incitations familiales à la lecture et diplômes des parents entraînent les différences les plus importantes.

## **Quelques points de méthodologie**

Notre recherche s'appuie sur les données d'une enquête par questionnaire, conduite en mai 1992<sup>6</sup>, concernant notamment l'usage et les usagers de la bibliothèque et plus généralement le rapport des étudiants à la lecture. D'une population mère, les étudiants, l'échantillon a été limité géographiquement à trois U.F.R. de l'université de Nice, Lettres, Sciences et Droit, et concerne les étudiants qui fréquentaient les bibliothèques universitaires concernées le jour de l'enquête. Sur les 1500 questionnaires distribués dans les trois facultés, nous en avons recueillis 955 c'est à dire un taux de retour général de 63,7%. La faculté des sciences obtient le taux de retour le plus élevé, 79,0% (237 questionnaires retournés sur

300 distribués), suivie de la faculté des lettres, 63,0% (378/600) et enfin celle de droit avec 56,7 % (340/600). Les étudiants devaient indiquer l'auteur, le titre, la collection, l'édition et l'année du dernier ouvrage universitaire et du dernier ouvrage de loisirs lus, en répondant à deux questions, l'une faisait référence aux "ouvrages lus pour les études", l'autre aux "ouvrages lus en dehors des études". Ils ont donc défini eux-mêmes ce qu'ils entendaient par lecture universitaire et lecture de loisirs. Nous disposons du nombre de livres universitaires et du nombre de livres de loisirs lus entièrement ou partiellement au cours du mois de référence. Afin d'obtenir un niveau de lecture plus précis, nous avons additionné le nombre de livres lus entièrement et partiellement<sup>7</sup> et nous avons créé cinq catégories de lecteurs correspondant à des taux de lectures ordonnés ; les livres universitaires et les livres de loisirs ont fait l'objet d'un regroupement identique. Les cinq catégories de lecteurs sont les suivantes : non-lecteur, faible (moins d'un ouvrage), moyen (d'un à moins de deux ouvrages), grand (de deux à moins de quatre ouvrages) et très grand (plus de quatre ouvrages).

### **La lecture universitaire plus importante que la lecture de loisirs.**

Le premier résultat de notre recherche met en évidence une suprématie de la lecture universitaire sur la lecture de loisirs d'un point de vue quantitatif. En effet, les étudiants lisent deux fois plus pour leurs études que pour leurs loisirs, en moyenne 2,62 livres universitaires contre 1,3 livres de loisirs par mois. Ce constat s'accorde avec l'interprétation de François de Singly qui affirme que *"la lecture pour le travail*

*n'est pas indépendante d'une lecture perçue comme un travail et on peut avoir besoin de lire beaucoup pour ses études sans avoir toujours un engagement personnel fort dans la lecture"*<sup>8</sup>.

Les étudiants, quelle que soit leur discipline, sont avant tout considérés comme des "lecteurs par état", et pourtant, il n'y a pas une mais des lectures à l'université qui varient en fonction de plusieurs paramètres. En effet, il faut tenir compte de la nature même des études et, de fait, la discipline suivie à l'université est le premier facteur qui entre en jeu dans la pratique de lecture universitaire. Ainsi, l'investissement le plus important dans cette pratique est celui des étudiants des disciplines littéraires qui entretiennent un rapport étroit avec le livre. Les étudiants des disciplines juridiques tendent à se rapprocher des littéraires, et enfin, les étudiants de sciences économiques et plus encore ceux des disciplines scientifiques accordent peu de place à la lecture d'ouvrages universitaires. Il est vrai que les enseignants, les études suivies et les traditions disciplinaires déterminent, pour une large part, la nécessité de lire ou non des ouvrages et combien d'ouvrages pour pouvoir "survivre" dans une filière. Ainsi, toutes les disciplines littéraires entretiennent un rapport étroit avec le livre. Durant les cours, les enseignants "littéraires" font très souvent référence à des ouvrages et il n'est pas rare qu'ils invitent fortement à consulter certains d'entre eux. Les bibliographies qui accompagnent et complètent le cours sont presque systématiques. De plus, chez les littéraires, le livre garde qualitativement une importance non négligeable. En Lettres et en Philosophie, le rapport au texte fait quasiment partie de la discipline, l'étude des oeuvres garde une valeur intrinsèque, à laquelle aucun cours ne peut se substituer. Au contraire, pour les

disciplines scientifiques, le contenu du cours définit ce qu'il faut savoir, et il est quelquefois complété par l'usage du polycopié et très rarement par la lecture d'ouvrages. Les scientifiques sont davantage des adeptes d'articles de périodiques sur lesquels est essentiellement basée leur tradition de lecture, point qui n'a pu être pris en considération dans cette enquête. Le groupe des Sciences Economiques conserve l'essentiel des caractéristiques des scientifiques, ce qui correspond à un faible niveau de lecture d'ouvrages universitaires. Les étudiants de Droit restent quantitativement de grands lecteurs car les études juridiques ne peuvent se passer d'un recours à des ouvrages de référence indispensables. Cependant, ils ressemblent aux étudiants scientifiques dans la mesure où l'usage du livre est très concurrencé par l'importance que

deux livres universitaires par mois, les étudiants de troisième cycle sont plus nombreux encore. A l'inverse, près d'un étudiant sur trois dans les deux premières années universitaires lit moins d'un livre par mois. En définitive, le niveau de lecture universitaire augmente avec le niveau d'étude. Cependant, il est peut-être abusif d'interpréter cette augmentation comme la preuve que les étudiants ont régulièrement progressé dans leur pratique de lecture depuis l'entrée à l'université. Le système actuel ne permet pas toujours de prendre le temps nécessaire pour apprendre à lire les textes de niveau universitaire. Il serait également facile d'interpréter cette progression comme un effet de la sélection sociale que le livre universitaire aurait opéré chez les étudiants les plus à même de poursuivre avec succès leurs études. En effet, dans notre échantillon, le capital culturel et

Tableau 1 : repartition des niveaux de lecture de loisirs (nombre de livres lus dans le mois) selon différentes orientations disciplinaires (pourcentages en colonne).

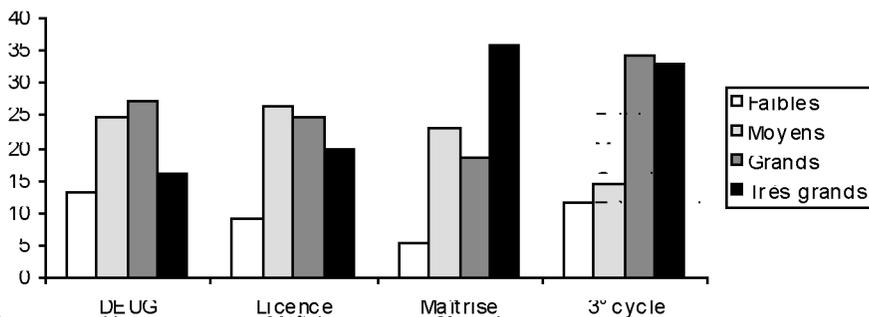
Lecteurs	Lettres	Droit	Sc. Eco	Sciences	Non reponse	Total
Non-lecteurs	10,0	10,8	16,1	36,9	17,1	18,0
Faibles (moins de 1)	4,2	1,0	20,2	19,6	19,8	11,4
Moyens (de 1 à - de 2)	20,3	34,4	28,3	21,3	14,6	24,1
Grands (de 2 à - de 4)	34,3	28,1	24,2	12,0	24,4	23,9
Ires grands (plus de 4)	31,2	19,1	10,4	10,2	34,1	20,6
Total	100	100	100	100	100	100
EFFECTIFS	339	151	113	225	41	955

revêt le cours magistral.

Deuxième facteur : des différences significatives apparaissent en matière de lecture universitaire avec l'avancée dans le cursus. La population des lecteurs (au minimum un livre par mois) passe de 68% pour les étudiants de Deug à 81% pour les étudiants de troisième cycle et, en parallèle, les non-lecteurs sont nettement plus rares au troisième cycle. Plus de la moitié des étudiants de maîtrise lisent au minimum

les diplômes des parents n'entraînent pas de différences sur le taux de lecture universitaire. Il serait plus à même de penser que c'est, d'une part, la nécessité d'un travail plus complexe et plus approfondi et, d'autre part, l'intégration des étudiants dans le système universitaire qui favoriseraient une pratique plus intense de la lecture universitaire au cours de l'avancée dans le cursus.

Graphique 1 : répartition des niveaux de lecture universitaire selon le cycle universitaire.



## La lecture de loisirs

La pratique de lecture de loisirs, à l'opposé de la lecture universitaire, dépend avant tout d'un certain niveau de capital culturel<sup>9</sup>. Avant de développer ce point, nous allons préciser la démarche que nous avons adoptée pour opérationnaliser ce concept selon les théories de Pierre Bourdieu.

## Du concept aux indices empiriques<sup>10</sup>

Nous avons choisi d'appréhender le concept de capital culturel par deux types d'indicateurs : d'une part, le diplôme des parents qui indique déjà une certaine compétence culturelle familiale, et d'autre part, une série d'informations que nous avons regroupée sous la qualification "indicateurs d'incitation à la lecture". Cette combinaison permet d'appréhender avec plus de rigueur ce que l'on entend par compétences culturelles familiales en matière de lecture. Le diplôme des parents est un indice empirique plus adéquat que celui des catégories socioprofessionnelles pour mesurer cette compétence. Pourtant, les catégories socioprofessionnelles sont plus généralement utilisées, mais elles traduisent une origine sociale qui interfère avec le capital économique, ce dernier ne traduisant

pas des habitudes, des attitudes et des pratiques culturelles familiales homogènes. Dans notre analyse, ces compétences culturelles familiales, mesurées par le capital culturel, se rapportent plus spécifiquement à la lecture puisque nous avons choisi d'inclure des indices d'attitude et de pratique de lecture parentale. Notre concept de capital culturel, tel qu'il a été construit, est donc adapté pour appréhender un milieu socioculturel, traduisant une compétence culturelle en matière de lecture.

En ce qui concerne le diplôme des parents, nous avons pris en compte le diplôme de chacun des parents pour obtenir plus de précision<sup>11</sup>. Nous avons pris soin de différencier les personnes n'ayant aucun diplôme des diplômés, fussent-ils de faible niveau, car pour la génération parentale à laquelle nous nous intéressons (années 1940-50), le fait de poursuivre des études était loin d'être généralisé. Nous avons tout d'abord hiérarchisé les diplômes en nous fondant sur le diplôme le plus élevé du couple, le deuxième diplôme intervenant comme hiérarchie secondaire. Nous aboutissons ainsi à une échelle de quatorze rangs. Cette hiérarchie des diplômes peut paraître arbitraire. En effet, pouvons-nous considérer qu'un couple hétérogène sur le plan des diplômes (l'un des parents possède une maîtrise et l'autre ne possède au-

cun diplôme par exemple) soit plus "performant" qu'un couple homogène (deux parents possédant le baccalauréat par exemple) ? Il est bien évident qu'il nous est difficile de répondre à cette interrogation. Mais selon Pierre Bourdieu, *"les avantages culturels qui sont associés au niveau culturel des parents sont cumulatifs"*<sup>12</sup> et, c'est pourquoi nous avons pris la décision d'adopter ce système de hiérarchie des diplômes.

En ce qui concerne les incitations familiales à la lecture, le questionnaire proposé aux enquêtés passait en revue une série de huit questions relatives à l'apprentissage de la lecture et à l'environnement familial : qui vous a appris à lire ? Saviez-vous lire avant votre entrée à l'école primaire ? Vos parents vous recommandaient-ils des lectures ? Votre père lisait-il ? Votre mère lisait-elle ? Vous emmenaient-ils dans des librairies ou des bibliothèques ? Étiez-vous inscrit dans une bibliothèque autre que scolaire ? Ou encore, y avait-il une bibliothèque à votre domicile ? Le fait de répondre "oui" à chaque question a permis de construire un indice de 0 à 8. Pour l'initiation à la lecture, c'était seulement si un membre de la famille était à l'origine de l'apprentissage de la lecture que la réponse a été considérée comme positive. Pour la lecture parentale, seule la lecture de livres a été comptabilisée et non celle de magazines ou journaux.

D'après ces indicateurs, notre échantillon se présente de la façon suivante : 24% des couples parentaux sont sans diplôme tandis que 62% détiennent au minimum le baccalauréat et que 10% sont l'un et l'autre diplômés de l'enseignement supérieur. Dans l'ensemble, les parents des étudiants de notre échantillon ont un capital scolaire relativement élevé quand on considère la génération à laquelle ils appartiennent.

ment.

Nombreux sont les étudiants qui ont été incités à la lecture par leur famille, que ce soit explicitement ou implicitement. En effet, la classe modale de la distribution comptabilise quatre incitations sur un total de huit et la proportion est quasiment aussi importante pour les classes de cinq et six incitations. Cependant, seulement 3% de notre échantillon arrivent au taux maximal de notre échelle, c'est-à-dire huit incitations. En décomposant ces incitations, nous remarquons que deux étudiants sur dix ont appris à lire avec un membre de leur famille, l'apprentissage de la lecture s'est donc réalisé essentiellement au sein de l'institution scolaire (79%). Durant leur enfance, la majorité des étudiants possédaient une bibliothèque au domicile familial (80%). En revanche, ils étaient moins nombreux à être inscrits par leurs parents dans une bibliothèque autre que scolaire (43%) ou à fréquenter des librairies durant leur enfance (41%). Leurs parents étaient nombreux à leur recommander des livres (61%) et à se tourner eux-mêmes vers la lecture d'ouvrages (46%).

Nous avons combiné ces deux types d'indicateurs, diplômes et incitations familiales à la lecture, pour opérationnaliser le concept de capital culturel. À partir des quatorze rangs de l'échelle des diplômes, décrite précédemment, nous avons additionné le nombre de points obtenus aux incitations à la lecture. Nous aboutissons ainsi à une échelle de mesure du capital culturel. Compte tenu des effectifs<sup>13</sup>, cette échelle, alors composée de vingt-deux rangs, a été réduite en cinq niveaux en hiérarchie croissante, chaque niveau de capital culturel s'étendant d'une mesure bien précise à une autre. Les différents niveaux de capitaux culturels de notre échantillon ne se répartissent pas d'une façon uniforme : les capitaux

culturels minime et modéré représentent 53% de notre échantillon et plus d'un quart de notre échantillon occupe les deux positions les plus élevées de notre échelle de mesure.

Tableau 2 : répartition des différents niveaux de capital culturel des étudiants.

Capital culturel	Pourcentages	Total
Minime	21,8	208
Modéré	31,0	296
Intermédiaire	18,4	176
Avantageux	13,5	129
Fort	15,3	146
Total	100	955

## Variables explicatives de la lecture de loisirs

L'investissement dans la lecture de loisirs est plus fort quand l'héritage familial est plus important, quand les compétences culturelles familiales ont permis une certaine intimité avec la lecture. Effectivement, si nous observons de façon globale le tableau qui suit, nous pouvons remarquer qu'au fur

et à mesure que le capital culturel augmente, le taux de faibles lecteurs diminue et inversement le taux de forts lecteurs s'accroît.

En comparant les extrêmes, nous nous apercevons que 48% des étudiants possédant un capital culturel minime sont non-lecteurs soit deux fois plus en proportion que les étudiants possédant un capital culturel fort. De plus, en valeur relative, nous constatons parmi les très grands lecteurs une sous-représentation de 66% pour les capitaux culturels minimes et à l'inverse une sur-représentation de 53% pour les forts capitaux culturels (tableau n°4). Cette analyse met donc en avant l'existence d'une différenciation du capital culturel chez les lecteurs comme chez les non-lecteurs de livres de loisirs. Effectivement, les différences de compétences culturelles qui caractérisent les différents milieux sont d'autant plus marquées que l'on s'éloigne des domaines scolaires pour s'aventurer vers des domaines culturels plus libres. Les étudiants qui ne doivent qu'à l'institution scolaire et universitaire l'ensemble de leur capital culturel (capital scolaire) n'auront pas reçu l'apprentissage implicite et diffus, nécessaire pour

Tableau 3 : répartition des niveaux de lecture de loisirs selon différents niveaux de capital culturel (pourcentages en colonne).

	Capital culturel					Total
	Minime	Modéré	Intermédiaire	Avantageux	Fort	
Lecteurs						
Non-lecteurs	48,1	39,2	29,5	40,3	24,7	37,3
Faibles	16,8	14,2	16,5	13,9	15,1	15,3
Moyens	18,3	22,6	19,3	21,7	26,7	21,6
Grands	13,9	15,2	23,3	16,3	20,5	17,4
Très grands	2,9	8,8	11,4	7,7	13,0	8,5
Total	100	100	100	100	100	100
Effectifs	208	296	176	129	146	955

Tableau 4 : écarts à l'indépendance en effectifs relatifs.

	Capital culturel					Moyenne
	Minime	Modéré	Intermédiaire	Avantageux	Fort	
Lecteurs						
Non-lecteurs	0,29	0,05	-0,21	0,08	-0,34	37
Faibles	0,10	-0,07	0,08	-0,09	-0,01	15
Moyens	-0,15	0,05	-0,10	0,00	0,24	22
Grands	-0,20	-0,13	0,34	-0,06	0,18	17
Très grands	-0,66	0,04	0,34	-0,09	0,53	9

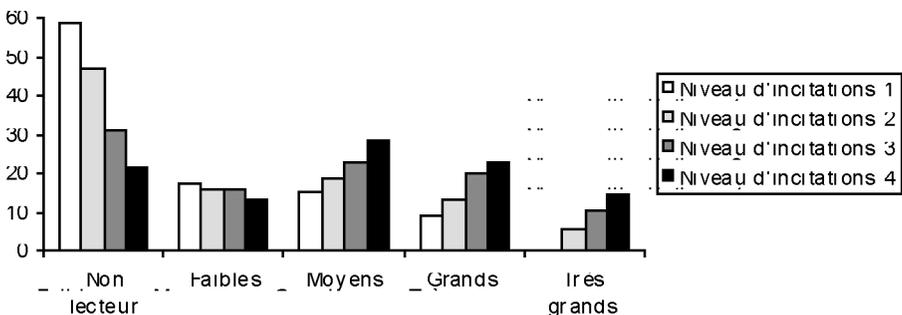
l'investissement dans cette forme de lecture. C'est donc bien une familiarité avec la lecture acquise précocement dans le milieu familial qui prédispose à la pratique de lecture de loisirs et c'est cet effet que mesure le capital culturel.

Quelle est l'influence respective des indicateurs qui composent le capital culturel, diplômes des parents et incitations familiales à la lecture ? Si l'on traite séparément ces deux indicateurs, nous distinguons tout d'abord un réel avantage des incitations familiales sur une pratique désintéressée de la lecture. Plus les incitations dans l'enfance se multiplient, plus le nombre de livres lus par ces étudiants augmente. Les étudiants ayant reçu seulement une à deux incitations (sur un total de huit incitations relevées au sein du questionnaire) auront plus de chances de faire partie des non-lecteurs. En revanche, dès que les étudiants reçoivent au moins trois incitations, ils ont plus de chances d'appartenir à la catégorie des très grands lecteurs. En terme de taux de lecture de loisirs, il existe une opposition nette entre les étudiants qui ont reçu de faibles incitations et les étudiants qui ont reçu de fortes incitations. Avoir des parents qui lisent, avoir appris à lire avec un membre de sa famille, connaître, enfant, l'ambiance d'une bibliothèque, bref avoir acquis une familiarité précoce avec la lecture et les

livres n'est pas sans conséquence sur le "plaisir et le loisir de lire".

L'effet de ces deux indicateurs, diplômes des parents et incitations familiales à la lecture, n'est pas interchangeable sur les pratiques de lecture, bien qu'ils soient fortement corrélés (les couples "sans diplôme-aucune incitation" et "forts diplômés-beaucoup d'incitations" sont fréquents au sein de notre échantillon). Effectivement, à l'inverse des incitations familiales à la lecture, les diplômes des parents n'ont pas d'incidence directe sur le taux de lecture. Cette combinaison est cependant pertinente pour l'opérationnalisation du concept de capital culturel. De plus, l'obtention d'un diplôme permet d'accentuer les avantages des incitations familiales à la lecture. En effet, pour un niveau d'incitations maximal, le taux des forts lecteurs s'accroît tandis que le taux des non-lecteurs diminue avec la présence d'un diplôme dans le milieu familial. Mais pour les étudiants n'ayant bénéficié que de faibles incitations familiales à la lecture, le rôle du diplôme est quasi inexistant. Ainsi, l'effet des diplômes ne peut être véritablement saisi que lorsqu'il est allié aux incitations. Nous parvenons ici aux mêmes conclusions que François de Singly. En effet, selon lui, "lorsque les parents ne lisent pas ou peu, leur niveau scolaire joue assez peu ; lorsque les parents lisent beau-

Graphique 4 : repartition des niveaux de lecture de loisirs selon les différents niveaux d'incitations.



*coup, le fait qu'ils soient en plus bien dotés scolairement a un fort effet*"<sup>14</sup>. L'héritage culturel ne peut donc se réduire à un capital scolaire. De nombreuses enquêtes utilisent pourtant le diplôme comme dimension unique pour mesurer un certain héritage culturel. En définitive, l'analyse de la lecture de loisirs ne fait sens que si l'on prend en compte les incitations familiales et les diplômes des parents, seule l'interaction de ces deux dimensions permet de disposer d'un indicateur global et adéquat qui traduit le mieux un héritage culturel. Nous disposons alors d'un concept dynamique qui reste la manière la plus appropriée d'appréhender les discriminations socioculturelles en matière de lecture de loisirs.

Les incitations familiales à la lecture et les diplômes des parents sont donc les principales variables qui expliquent un certain niveau de lecture de loisirs. Cependant, au sein des filières littéraires, l'héritage culturel ne suffit pas à expliquer la supériorité des étudiants dans ce type de lecture. C'est, en effet, un aller-retour entre la gratuité et la fonctionnalité qui favorise de façon plus prégnante cette pratique de lec-

ture de loisirs.

## Les genres d'ouvrages.

Les pratiques de lecture étudiante abordées sous un aspect strictement quantitatif laissent toutefois en suspens de nombreuses interrogations. A partir d'une analyse des titres de livres recueillis par les enquêteurs dans les déclarations des étudiants interrogés, nous avons tenté de cerner différents publics étudiants dont l'origine, la discipline et le sexe pourraient déterminer un rapport plus ou moins distant et "cultivé" à la lecture. En effet, tous les répondants ayant participé à l'enquête devaient notifier les caractéristiques du dernier ouvrage universitaire et du dernier ouvrage de loisir lus au cours du mois précédant l'enquête. Un corpus d'ouvrages universitaires et de loisir ainsi constitué a été le point de départ d'une grille d'analyse des livres<sup>15</sup> qui ont été "classés" selon un schéma délibérément plus complexe que celui des découpages traditionnels notamment professionnels. Nous avons élaboré une classification commune à tous les genres de livres, qu'ils soient universi-

Tableau 5 : Les deux dimensions du codage des titres.

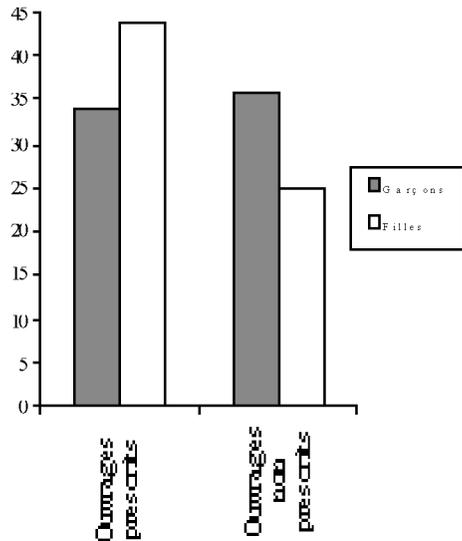
LECTURE CULTIVÉE	CULTURE MOYENNE	GRAND PUBLIC
1. Sciences dures Mathématiques, informatique, physique chimie, médecine et biologie.		
2. Sciences économiques et droit Sciences politiques, gestion, comptabilité.		
3. Romans cultivés Avant-garde et grands étrangers contemporains.	10. Romans moyens	20. Romans grand public
4. Policiers Science fiction et fantastique.		21. Policiers Science fiction et fantastique.
5. Classiques Théâtre et poésie.		
6. Essais savants Grandes théories de sc. dures ou de sc. humaines.	11. Vulgarisation scientifique (Sc. humaines ou dures), essais vécus et parallèles.	
7. Histoire spécialisée Archéologie et religions.	12. Vulgarisation politico-hist. (Droit sc. eco), essais vécus et parallèles.	
8. Sciences humaines Ecologie, urbanisme et ouvrages sur la littérature.		
	13. Revues spécialisées et sport.	

taires ou de loisirs. Cette classification s'organise sur un premier plan en fonction du contenu ou de la discipline du livre et sur un second plan sous la forme d'un système hiérarchisé. En effet, les ouvrages d'une même discipline ont été classés différemment selon leur niveau culturel, initiation, vulgarisation ou documentation approfondie. Une classification uniquement typologique c'est-à-dire un découpage par genre aurait pu introduire une confusion entre le type et le rang et les préjugés qu'accompagnent un genre précis, et entraîner une hiérarchie des genres (par exemple la bande dessinée ou la science-fiction mal classées, non pas tant par leur contenu que par un effet supposé du genre). Du point de vue de la qualité, l'appartenance à un genre devrait être indifférente. Nous avons donc hiérarchisé par niveau d'accessibilité et de difficulté cette dimension typologique (genres ou disciplines) : chaque genre considéré est traversé par un cli-vage à trois niveaux établissant une sélection interne<sup>16</sup>. L'ensemble de ces critères a été appliqué, d'un côté, aux livres universitaires pour construire la notion de légitimité universitaire<sup>17</sup> et de l'autre, aux livres de loisirs, pour la notion de légitimité de loisir<sup>18</sup>.

## La légitimité universitaire

La légitimité universitaire dépend en premier lieu de la discipline et du niveau d'études mais certaines diffé-

Graphique 3



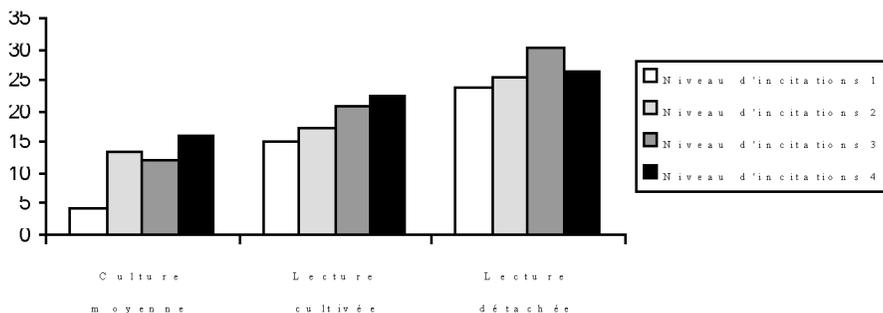
rences apparaissent selon le genre. En effet, les filles adoptent une attitude plus scolaire, elles se réfèrent plus fréquemment que les garçons aux prescriptions enseignantes (cf. graphique 3).

En ce qui concerne la discipline, tout comme pour le taux de lecture universitaire, nous avons constaté une opposition flagrante entre les disciplines littéraires et scientifiques. Les étudiants littéraires lisent principalement des ouvrages prescrits par les enseignants tandis que les étudiants scientifiques lisent des ouvrages d'un niveau culturel équivalent mais éloignés des bibliographies enseignantes<sup>19</sup>. Les disciplines de sciences économiques et AES adoptent le même comportement que les disci-

Tableau 6 : repartition des niveaux de légitimité universitaire d'après les disciplines (% en colonnes).

Légitimité universitaire	Disciplines					Total
	Lettres	Droit	S.Eco AES	Sciences	Non réponse	
Grand public	0,6	0,6	0,0	0,4	0,0	0,4
Culture moyenne	3,6	10,8	6,4	2,7	7,3	5,2
Lecture cultivée	49,0	40,1	39,9	19,6	21,9	37,8
Lecture détachée	22,6	35,0	25,4	35,6	41,5	29,0
Non réponse	24,2	13,4	28,3	41,8	29,3	27,5
Total	100	100	100	100	100	100
Effectifs	359	157	173	225	41	955

Graphique 4 : répartition des incitations selon les niveaux de légitimité de loisirs.



plines littéraires tandis que les disciplines de droit sont à la fois sur-représentées en ce qui concerne la "lecture cultivée" et la "lecture détachée".

Le niveau d'études engendre également des différences en ce qui concerne la légitimité universitaire. Tout semble montrer que la recherche personnelle en matière de lecture universitaire ne constitue pas, avant la licence, le mode de travail essentiel de l'étudiant. Ainsi, les étudiants de maîtrise et de troisième cycle sont largement sur-représentés au niveau de la lecture "détachée" à l'opposé des étudiants de DEUG pour lesquels la prescription enseignante est beaucoup plus prégnante. En effet, en premier cycle, il est logique que les bibliographies données en cours soient à l'origine de la quasi-totalité des choix livresques dont les étudiants se servent pour leur travail universitaire. En début de cursus, suivant la discipline concernée, il est certes probable que les étudiants ne suivront pas la bibliographie du professeur dans son intégralité mais ils ne liront aucun ouvrage en dehors d'elle. La situation évolue au fur et à mesure de l'avancée dans le cursus. La prescription enseignante se raréfie et l'étudiant devient plus autonome.

## Légitimité de loisirs

En ce qui concerne la légitimité des livres de loisirs, les étudiants possédant les capitaux culturels les plus élevés c'est-à-dire ayant reçu le plus d'incitations à la lecture durant leur enfance et dont les parents possèdent des diplômes élevés, lisent les ouvrages les plus cultivés. Une autre caractéristique ressort de notre échantillon : ces étudiants lisent les ouvrages les plus cultivés mais également les ouvrages les plus fréquents, les plus cités au sein de notre corpus. Nous aurions pu nous attendre à ce que ces étudiants se démarquent et fassent preuve d'originalité dans la recherche de leurs ouvrages de loisirs. Comment expliquer alors ce fait assez paradoxal ? Nous avons pu montrer que ces étudiants avaient entre eux des comportements de sociabilité lectorale plus répandus que dans les autres catégories<sup>20</sup>. Ils sont plus réceptifs à l'ensemble des messages culturels en matière de lecture qui sont véhiculés par les médias. La circulation ou l'échange de livres, les discussions, sont des caractéristiques distinctives de ces catégories privilégiées. Ils prolongent le plaisir personnel de lire par des échanges conviviaux en dehors de toute institution.

Ce fait est d'autant plus caractéristique que le livre incite moins que le cinéma ou la télévision à la discussion

amicale. Les chances que deux personnes proches aient vu un film identique sont beaucoup plus élevées que les chances que ces individus aient lu le même livre. Ce trait forme, sans doute, une des résistances à la diffusion de la lecture, qui ouvre moins que d'autres pratiques de loisirs la possibilité de "parler de" avec quelqu'un.

## Préférences estudiantines

Le genre d'ouvrages de loisirs qui emporte un franc succès reste le roman français ou étranger, d'avant-garde ou contemporain (23,3% des suffrages). Les romans de science-fiction, policiers ou d'espionnage recueillent un succès non négligeable avec pratiquement 13% des suffrages et sont suivis des romans classiques (9,4%). Stephen King semble être l'auteur le plus apprécié dans le milieu étudiant. Il est suivi, par ordre décroissant, de Camus, Barjavel, Kundera, Duras, Sartre, Tolkien et Zola. Nous remarquons une forte présence des écrivains du genre fantastique et une bonne tenue des auteurs classiques, anciens ou contemporains. En ce qui concerne les titres d'ouvrages cités, Duras et Suskind emportent la palme avec respectivement "L'amant" et "Le parfum", suivent "L'insoutenable légèreté de l'être" de Milan Kundera, "L'étranger" de Camus et le "Seigneur des anneaux" de Tolkien. Il faut noter une certaine sensibilité des étudiants pour les ouvrages ayant bénéficié d'une adaptation cinématographique relativement récente.

Les préférences des hommes et des femmes s'organisent selon une opposition qui ne surprendra pas, les intérêts documentaires et les intérêts romanesques. Ces dernières sont sur-représentées dans les catégories romans, classiques, policiers et science-fiction.

Une sur-représentation féminine dans la catégorie des ouvrages de science-fiction nous a étonné. A l'opposé, les garçons se sont plutôt orientés vers les essais savants, l'histoire et les sciences humaines.

Nous pouvons à présent ajouter quelques précisions concernant la dispersion rencontrée lors de la classification d'un ouvrage de loisirs quand elle est effectuée par les étudiants en personne. En effet, pour "L'amant" de Marguerite Duras, par exemple, quatre étudiants l'ont classé comme "un roman sentimental ou psychologique", trois comme "un roman littéraire" et deux comme "un témoignage, une biographie romancée, un récit historique"<sup>21</sup>. Nous ne pouvons donc que confirmer l'avantage certain que procure une classification a posteriori garantissant l'homogénéité des catégories établies par le chercheur.

## Conclusion

Nous avons tout d'abord mis en évidence le fait que la lecture universitaire est plus importante que la lecture de loisirs étudiante. Les étudiants lisent deux fois plus d'ouvrages pour leur travail que pour leurs loisirs. La lecture est cantonnée dans un rôle utilitaire, le livre est devenu essentiellement un outil de travail.

Les facteurs explicatifs des pratiques de lecture universitaire et de loisirs en milieu étudiant sont essentiellement différents. Plus précisément, la lecture universitaire répond à des exigences universitaires, tandis qu'à l'opposé, la lecture de loisirs est essentiellement dépendante d'un héritage culturel et d'un exemple parental. Par la suite, nous avons choisi d'aborder la lecture étudiante sous son aspect qualitatif. Il apparaît que les différences en matière de

légitimité universitaire s'expliquent essentiellement par deux variables, la discipline et le niveau d'études des étudiants. D'autre part, il faut préciser que, si filles et garçons lisent des livres tout aussi légitimes les uns que les autres, ils n'adoptent pas une attitude identique face aux bibliographies. Les filles ont, en effet, plus facilement recours aux prescriptions enseignantes que les garçons. Dans le domaine de la légitimité de la lecture de loisirs, nous avons pu observer que l'héritage culturel des étudiants entraîne des différences. Le capital culturel, les incitations familiales à la lecture, les diplômes des parents, toutes ces variables conduisent à une conclusion unique : les étudiants les plus dotés culturellement ayant bénéficié, plus que les autres, de compétences et d'un certain héritage en matière de lecture ont des pratiques de sociabilité lectorales plus répandues que les autres. Une caractéristique ressort de ces classes favorisées, elles utilisent toutes les sources d'information mises à leur disposition concernant la lecture. Un groupe ou un individu n'adopte ces pratiques de sociabilité lectorale que si elles ont un sens ou peuvent prendre un sens dans sa culture quotidienne. Ainsi, selon Pierre Bourdieu, "il est probable qu'on lit lorsqu'on a un marché sur lequel on peut placer des discours concernant les lectures"<sup>22</sup>. Dans le cas des biens culturels, l'acte de consommation est aussi important que l'acte de communication.

Pour la plupart, les pratiques culturelles sont maintenant bien connues et analysées. D'importants travaux relevant de la sociologie de la littérature, de la communication (R. Escarpit) ou de la sociologie de la culture (P. Bourdieu, J.-C. Passeron) avaient ouvert la voie. Les recherches sur la lecture sont devenues pluridisciplinaires. Nous connaissons mieux la genèse des

intérêts ou désintérêts pour la lecture. Toutes les catégories de lecteurs ou non-lecteurs, toutes les catégories de lectures sont prises en compte et étudiées. Pourtant, de nombreux champs de recherche concernant "le plus ingénument polymorphe des actes culturels"<sup>23</sup> restent encore en friche, insuffisamment ou trop anciennement explorés (rapprochements entre les diverses pratiques culturelles et les pratiques lectorales, études des lectures par secteur professionnel...).

## Notes

1 PASSERON J.-C., *Le raisonnement sociologique*, Collection Essais et Recherches, Edition Nathan, Paris, 1991.

2 FRAISSE E., *Les étudiants et la lecture*.

3 DUMONTIER F., DE SINGLY F., THELOT C., La lecture moins attractive qu'il y a vingt ans, *Economie et Statistique*, juin 1990.

4 KLETZ F., La lecture des étudiants en sciences humaines et sociales à l'université, *Les Cahiers de l'Economie du Livre*, mars 1992.

Le mal de lire des étudiants, *Le Monde*, Paris, 20 février 1992.

Etudiants en mal de lecture, *Le Monde*, Edition Campus, Paris, 28 janvier 1993.

5 MOLINARI J.-P., *Les Etudiants*, Editions Ouvrières, Paris, 1992.

6 Cette enquête a été réalisée par des étudiants de sociologie (département de sociologie-ethnologie de l'université de Nice Sophia-Antipolis) sous la direction de Jean-Luc Primon (GERM-CERCOM).

7 Pour pouvoir comptabiliser conjointement le nombre de livres lus entièrement et partiellement, nous considérons que 3 livres lus partiellement correspondent à 1 livre lu entièrement.

8 Etudiants : une passion tempérée pour les livres, *Le Monde de l'Education*, Paris, février 1993.

9 Le travail approfondi de Pierre Bourdieu dans *La Distinction* aboutit à une sociologie qui décrit les pratiques culturelles comme socialement déterminées. Pour P. Bourdieu, toute pratique culturelle a un enracinement social. Ainsi, la prétention à apprécier une oeuvre indépendamment de son contenu, la propension à accumuler des savoirs "gratuits" ou des investissements "désintéressés" ne sont pas du ressort de la "nature", mais résultent d'un processus d'acquisition socialement déterminé. Le concept de capital culturel est donc central pour rendre compte du processus d'acquisition de la culture et, il peut être défini comme l'ensemble des biens de nature symbolique et la manière d'en user, ils concernent plus particulièrement la maîtrise de la langue légitime et une culture dite "libre". Le capital cul-

- turel est "un capital subtil fait de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être". Le contenu et la rentabilité de ce capital sont d'autant plus fort que le niveau d'instruction et l'origine sociale de la famille sont élevés. Plus la famille dispose d'un fort capital culturel, plus l'apprentissage de la culture sera précoce et étendu à des domaines multiples, plus l'apprentissage jouera comme un stimulateur inclinant vers d'autres expériences culturelles.
- 10 LAZARSFELD P., Des concepts aux indices empiriques, in *Méthodes de la sociologie, L'analyse empirique de la causalité*, Edition Mouton, Paris, 1966.
- 11 Catégorie de diplômes : aucun diplôme - diplôme inférieur au baccalauréat - baccalauréat - deux années d'études supérieures - plus de deux années d'études supérieures.
- 12 BOURDIEU P., La transmission de l'héritage culturel, in Darras, *Le partage des bénéfices*, Editions de Minuit, 1968.
- 13 Nous rappelons que nous disposons de 955 questionnaires.
- 14 De SINGLY F., Savoir hériter : la transmission du goût de la lecture chez les étudiants, in *Les étudiants et la lecture*, P.U.F, Paris, 1993.
- 15 Nous disposons d'un corpus de 690 livres universitaires et 610 livres de loisirs soit au total 1300 ouvrages codés.
- 16 Quel que soit le genre ou la discipline considérés, le niveau 1 regroupe la littérature "grand public" (oeuvres écrites dans un style plus simple et plus facilement accessible), le niveau 2, la littérature "moyenne" (manuels, oeuvres spécialisées de synthèse présentant l'état actuel des connaissances) et le niveau 3, la littérature "cultivée" (oeuvres spécialisées exposant des théories ou recherches personnelles, oeuvres de diffusion restreinte écrites dans une langue plus érudite, classiques de la littérature française ou oeuvres d'avant-garde).
- 17 En ce qui concerne la légitimité universitaire, nous avons partagé les ouvrages les plus légitimes de notre corpus en deux catégories : ceux qui étaient imposés ou suggérés par un professeur ou qui figuraient dans une bibliographie enseignante, et, ceux qui sont lus par les étudiants hors de toute prescription enseignante. Nous avons ainsi construit un niveau 4 de légitimité, la littérature dite "détachée".
- 18 Pour la lecture de loisirs, nous avons appliqué un critère de retardé aux ouvrages les plus légitimes de ce corpus pour construire un niveau 4, la "lecture détachée". Il regroupe les ouvrages les plus légitimes mais qui ont fait l'objet d'une citation unique.
- 19 Du point de vue de la légitimité universitaire, nous avons également partagé les ouvrages les plus légitimes de notre corpus en deux catégories : ceux qui étaient imposés ou suggérés par un professeur ou qui figuraient dans une bibliographie enseignante, et, ceux qui sont lus par les étudiants hors de toute prescription enseignante. Nous avons ainsi construit un niveau 4 de légitimité, la littérature dite "détachée".
- 20 Nous avons créé un indice de sociabilité lectorale en prenant appui sur certaines questions posées aux enquêtés : avaient-ils lu un ouvrage de loisirs parce qu'un camarade ou un de leurs proches leur en avait parlé, s'ils l'avaient prêté à un tiers, s'ils en avaient lu des extraits à un tiers, s'ils en avaient discuté avec un tiers ou encore s'ils en avaient conseillé la lecture à un tiers.
- 21 Propositions données au sein du questionnaire à la question : "de quel genre de livre s'agissait-il ?".
- 22 BOURDIEU P., La lecture : une pratique culturelle, in Darras, *Le partage des bénéfices*, Editions de Minuit, 1968.
- 23 PASSERON J.-C., *Le raisonnement sociologique : l'espace non-poppérien du raisonnement naturel en philosophie*, Essais et Recherches, Nathan, Paris, 1991.